

CONFÉRENCE "PHILOSOPHIE" (3/5)  
"L'HOMME EST-IL UN ÊTRE DE NATURE OU DE CULTURE ?"  
par Michel DARNAUD



Mardi 12 mars 2019

## NATURE ET CULTURE

- 1°) INTRODUCTION, CONCEPTUALISATION.
- 2°) DEFINITIONS : NATURE/CUTURE
- 3°) PROBLEMATIQUES : Robinson Crusöe / L'enfant sauvage ( Itard ).

1°) L'homme est-il le résultat d'une nature humaine qui le caractériserait ? Mais s'interroger sur le thème de la nature c'est déjà poser une question qui relève de la culture. Sous l'aspect naturel on peut dire que l'homme est un organisme qui obéit à des lois biologiques, physiologiques mais son comportement ne se réduit pas à des besoins naturels et à des instincts car il est aussi un être social, sociable et intellectuel. D'un côté le naturel c'est l'inné qui renvoie à ce qui est donné et de l'autre le culturel, renvoie à ce qui est ACQUIS et construit.

Il est humanisé par trois éléments : le langage ( qui permet les connaissances) le travail ( qui a développé les techniques et les sciences ) la société ( qui introduit l'échange, le droit, la loi, les institutions...). L'adjectif « naturel » est souvent confondu avec « normal » ou « juste » mais il est aléatoire de faire passer pour naturels des choix humains culturels et politiques ( c'est le cas des inégalités « naturelles » entre les hommes, les maîtres et les esclaves dans l'antiquité.) On ne naît pas homme, on le devient par l'éducation, la socialisation, la culture ( voir Kant ). On passe de l'animalité à l'humanité.

2°) Définitions « nature » : Elle est chargée de sens multiple dans les discours philosophiques, scientifiques, écologiques, publicitaires... On peut distinguer trois catégories conceptuelles : la nature comme MILIEU, comme ESSENCE et comme NATURE HUMAINE .

- La nature comme milieu c'est la PHUSIS, le TOUT, tous les phénomènes et éléments naturels, la matière, les minéraux, les plantes, les végétaux, les animaux, les êtres vivants (dont l'homme) qui se placent à l'intérieur d'elle, c'est tout ce qui existe et est produit indépendamment de l'homme et n'est pas son oeuvre. C'est l'ensemble du réel et de l'extérieur moins l'homme. C'est le NATUREL moins l'ARTIFICIEL, c'est ce qui reste lorsqu'on a enlevé ce qu'il n'est pas. Il y a la nature comme ensemble de tous les éléments, la nature comme production d'éléments, comme puissance de production et d'émergence, comme cause ( nature naturante chez Spinoza) et comme origine.

- La nature comme essence : pour Aristote « toute essence est dite nature » c'est ce qui persiste au milieu des changements. Tout ce qui est a une essence.

- La nature humaine : ce sont les propriétés constitutives, les dispositions naturelles, les caractéristiques biologiques et psychologiques possédées par tous les hommes et qui persisteraient au milieu des changements dans l'espace et le temps. Cela peut aussi concerner les caractéristiques INNEES transmises par hérédité biologique par opposition aux caractères acquis par la culture, l'éducation, le développement des sciences et des techniques au cours de l'évolution de l'humanité. On parle de POTENTIALITES, on dit alors que l'homme est par nature un animal politique, raisonnable, parlant... On doit cependant distinguer dans la nature humaine ce qui est commun à tous les individus et ce qui est propre à chaque personne singulière.

- Définitions de la culture : C'est la production intellectuelle, scientifique et technique d'une civilisation en particulier ( culture grecque, romaine..) et chaque culture représente un ensemble de réponses aux interrogations philosophiques, politiques, religieuses et un système de références, de pensées et d'idéologie. C'est aussi un ensemble comprenant tous les éléments de la vie humaine transmis et transmissibles par la société ( les techniques, l'art, les coutumes...) ou l'ACQUIS c'est-à-dire l'ensemble des productions et des outils intellectuels symboliques et techniques qu'un groupe humain introduit entre lui et son environnement naturel pour satisfaire ses besoins et permettre les relations sociales. Enfin, c'est tout ce que nous tenons de la tradition externe, c'est-à-dire l'ensemble des institutions et de toutes les habitudes ou aptitudes apprises ou développées par l'homme en tant que membre d'une société, résultat du progrès. La culture est une anti-nature.

On distingue 1) la culture de la terre ( agri-culture) travaillée et transformée par l'homme, 2) la culture d'un individu ou culture de l'esprit ( l'ensemble de ce qu'il a appris ) et 3) la culture d'une société ou d'une civilisation ( ensemble des productions matérielles et immatérielles ( idées, croyances, lois..par lequel il surpasse son animalité primitive. Pour Kant c'est l'humanité réalisée, l'homme autonome, donc devenu libre, chez qui la volonté est soumise à la raison, au domaine des finalités du devoir-être.

- Quel rapport l'homme entretient-il avec la nature ? Il n'est pas seulement dans la nature et avec elle, mais il est aussi contre elle ( la connaissance, la technique, l'industrie sont trois moyens possibles ).
- Il peut avoir trois relations avec elle : INTEGRATION ( il est soumis à la nature comme dans les sociétés traditionnelles ), EXPLOITATION (il devient maître et possesseur de la nature par les sciences et les connaissances, type société industrielle ), PROTECTION ( il respecte la nature au nom de l'écologie ).

3) Voir textes ( M.Tournier : Vendredi... et L. Malson : les enfants sauvages ).

## L'HOMME EST-IL UN ETRE NATUREL

( Dans l'introduction, explicitez le sens du sujet, soulevez une ou plusieurs problématiques et énoncez le plan. )

Il peut sembler évident d'affirmer que l'homme est un être naturel puisqu'il vit par et dans la nature, il a un corps, il se développe, il meurt comme tout élément et comme tous les animaux. Mais cela concerne essentiellement son existence physique. Ne fait-il alors qu'exister et satisfaire ses besoins ? Ne cherche-t-il pas à penser sa vie, lui donner un sens, à travers des projets ? Ainsi, il vit non seulement au moment présent mais il est capable de s'investir, de se projeter dans l'a-venir, donc dans le temps. Il n'est plus seulement dans l'immédiateté comme l'animal. D'autre part, est-il tout seul dans la nature ou ne peut-il vivre qu'en présence d'autrui et pourquoi ? Dans un premier temps nous nous interrogerons sur la place de l'homme dans la nature considérée comme environnement, puis nous verrons que cette existence ne le satisfait pas et qu'il va alors transformer la nature et en même temps transformer sa nature.

L'homme surgit au sein de la nature, il ne se différencie pas de l'animal car comme lui, il a des besoins, des sensations, des sentiments, des émotions, donc il est affecté. Il a des instincts ( instinct de survie, alimentaire, de défense, agressivité... ) qui lui permettent d'agir et de réagir. Il ne peut se développer, croître, qu'en satisfaisant ses besoins corporels. Sa survie est à ce prix, ce qui implique une certaine dépendance envers son corps et son environnement. Mais peut-on parler de connaissances réfléchies ou d'expériences dues au vécu ? La répétition des situations et des actions lui permet d'assimiler des informations qui vont l'orienter dans son existence. Il s'agit cependant plus de survie que de vie car l'esprit subit les impulsions du corps et des passions. L'homme n'a-t-il pas pourtant la possibilité de ré-agir, de ne pas subir son existence comme un destin ? Si il est animal politique comme le dit Aristote, il est effectivement animal par son corps mais politique par son esprit qui va ainsi l'amener progressivement dans l'humanisation de son existence.

L'homme ne peut se contenter de rester dans l'immédiateté du vécu, il a la faculté d'étonnement, il s'interroge et veut comprendre le pourquoi de son existence et de celle des choses et des êtres. Il a besoin également de donner un sens à ses actions. Il veut connaître, comprendre, expliquer, discuter, ce qui va nécessiter la présence des autres, c'est-à-dire autrui comme conscience ou de la société comme institutions et ensemble de normes, définissant la normalité et donnant des repères à l'existence. Pour cela, il faut le langage, l'échange, et les connaissances. L'homme va acquérir la culture c'est-à-dire l'ensemble des connaissances, le patrimoine des générations qui se sont succédées. Le progrès des connaissances pourra engendrer d'autres progrès, par exemple dans les techniques, dans les sciences, dans la recherche médicale, dans une seule optique, atteindre la vérité. L'humanisation est à ce prix, c'est-à-dire dans le changement permanent en vue d'une fin, qui permet à l'homme de se transcender et de ne pas rester au stade de son animalité et de ses besoins primaires. Comme il possède la perfectibilité, il est libre de progresser ou de régresser sans cesse. Il peut aussi exprimer ses idées sous diverses formes, philosophiques, religieuses, littéraires, ou artistiques : peinture, musique, danse... L'essentiel demeure l'échange, la communication, la recherche de la vérité, la relation dans un monde humanisé. La nature de l'homme c'est la culture.

Si l'homme est bien un être de nature, par sa dépendance dans le monde, il est surtout un être culturel fait pour vivre par et avec autrui, c'est-à-dire une autre conscience de soi qui me permet de me développer, de comprendre qui je suis et ce que je peux être en me faisant.

L'homme est la seule créature qui soit susceptible d'éducation. Par éducation l'on entend les soins (le traitement, l'entretien) que réclame son enfance, la discipline qui le fait homme, enfin l'instruction avec la culture. Sous ce triple rapport, il est nourrisson, — élève — et écolier.

La discipline nous fait passer de l'état d'animal à celui d'homme. Un animal est par son instinct même tout ce qu'il peut être; une raison étrangère a pris d'avance pour lui tous les soins indispensables. Mais l'homme a besoin de sa propre raison. Il n'a pas d'instinct, et il faut qu'il se fasse à lui-même son plan de conduite. Mais, comme il n'en est pas immédiatement capable, et qu'il arrive dans le monde à l'état sauvage, il a besoin du secours des autres.

L'espèce humaine est obligée de tirer peu à peu d'elle-même par ses propres efforts toutes les qualités naturelles qui appartiennent à l'humanité. Une génération fait l'éducation de l'autre. On ne peut chercher le premier commencement dans un état brut ou dans un état parfait de civilisation; mais, dans ce second cas, il faut encore admettre que l'homme est retombé ensuite à l'état sauvage et dans la barbarie.

La discipline empêche l'homme de se laisser détourner de sa destination, de l'humanité, par ses penchants brutaux. Il faut, par exemple, qu'elle le modère, afin qu'il ne se jette pas dans le danger comme un être indompté ou un étourdi. Mais la discipline est purement négative, car elle se borne à dépouiller l'homme de sa sauvagerie; l'instruction, au contraire est la partie positive de l'éducation.

La sauvagerie est l'indépendance à l'égard de toutes les lois. La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité, et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure. Ainsi, par exemple, on envoie d'abord les enfants à l'école, non pour qu'ils y apprennent quelque chose, mais pour qu'ils s'y accoutument à rester tranquillement assis et à observer ponctuellement ce qu'on leur ordonne, afin que dans la suite ils sachent tirer à l'instant bon parti de toutes les idées qui leur viendront.

Mais l'homme a naturellement un si grand penchant pour la liberté, que quand on lui en laisse prendre d'abord une longue habitude, il lui sacrifie tout. C'est précisément pour cela qu'il faut de très-bonne heure, comme je l'ai déjà dit, avoir recours à la discipline, car autrement il serait très difficile ensuite de modifier l'homme. Il suivra alors tous ses caprices

Il n'y a personne qui, ayant été négligé dans sa jeunesse, ne soit capable d'apercevoir dans l'âge mûr en quoi il a été négligé, soit dans la discipline, soit dans la culture (car on peut nommer ainsi l'instruction). Celui qui n'est point cultivé est brut; celui qui n'est pas discipliné est sauvage. Le manque de discipline est un mal pire que le défaut de culture, car celui-ci peut encore se réparer plus tard, tandis-qu'on ne peut plus chasser la sauvagerie et corriger un défaut de discipline. Peut-être l'éducation deviendra-t-elle toujours meilleure, et chacune des générations qui se succéderont fera-t-elle un pas de plus vers le perfectionnement de l'humanité; car c'est dans le problème de l'éducation que gît le grand secret de la perfection de la nature humaine. On peut marcher désormais dans cette voie. Car on commence aujourd'hui à juger exactement et à apercevoir clairement ce qui constitue proprement une bonne éducation. Il est doux de penser que la nature humaine sera toujours mieux développée par l'éducation et que l'on peut arriver à lui donner la forme qui lui convient par excellence. Cela nous découvre la perspective du bonheur futur de l'espèce humaine.

L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce qu'elle le fait. Il est à remarquer qu'il ne peut recevoir cette éducation que d'autres hommes, qui l'aient également reçue. Aussi le manque de discipline et d'instruction chez quelques hommes en fait-il de très mauvais maîtres pour leurs élèves. Si un être d'une nature supérieure se chargeait de notre éducation, on verrait alors ce qu'on peut faire de l'homme. Mais, comme l'éducation, d'une part, apprend quelque chose aux hommes, et, d'autre part, ne fait que développer en eux certaines qualités, il est impossible de savoir jusqu'où vont nos dispositions naturelles.

Ainsi bien est-il certain que tous les efforts individuels qui ont pour but la culture de nos élèves ne pourront jamais faire que ceux-ci viennent à remplir leur destination. Ce ne sont pas les individus, mais l'espèce seule qui peut arriver à ce but.

L'éducation est un art dont la pratique a besoin d'être perfectionnée par plusieurs générations. Chaque génération, munie des connaissances des précédentes, est toujours plus en mesure d'arriver à une éducation qui développe dans une juste proportion et conformément à leur but toutes nos dispositions naturelles, et qui conduise ainsi toute l'espèce humaine à sa destination. — La Providence a voulu que l'homme fût obligé de tirer le bien de lui-même, et elle lui dit en quelque sorte : « Entre dans le monde. J'ai mis en toi toutes sortes de dispositions pour le bien. C'est à toi qu'il appartient de les développer, et ainsi ton bonheur ou ton malheur dépend de toi. » C'est ainsi que le Créateur pourrait parler aux hommes! —

KANT = "Traité de Pédagogie"

1981. Trad. BARNI - n° 35 136 / 37

5  
Log-book. — La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la *Virginie*. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tuées depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de *déshumanisation* dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui — et comme au-dessus de lui — un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages *donnent l'échelle* et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des *points de vue possibles* qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

A Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles — des

paramètres — au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différençait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction — comme de bien d'autres — qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un *inconnu absolu*. Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. Je constate d'ailleurs en écrivant ces lignes que l'expérience qu'elles tentent de restituer non seulement est sans précédent, mais contrarie dans leur essence même les mots que j'emploie. Le langage relève en effet d'une façon fondamentale de cet univers *peuplé* où les autres sont comme autant de phares créant autour d'eux un flot lumineux à l'intérieur duquel tout est — sinon connu — du moins connaissable. Les phares ont disparu de mon champ. Nourrie par ma fantaisie, leur lumière est encore longtemps parvenue jusqu'à moi. Maintenant, c'en est fait, les ténèbres m'environnent.

Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantôme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un!

Michel TOURNIER  
"Vendredi ou les limbes  
du Pacifique" Folio -  
(n: 52) -

### La solitude.

Ce que la solitude peut nous apprendre sur notre relation à autrui.

"Un jour que j'allai à mon canot, je découvris très distinctement sur le sable les marques d'un pied nu : jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur ; je m'arrêtai tout court comme si j'eusse été frappé de la foudre, ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis et n'entendis rien. Je montai sur une petite éminence pour entendre ma vue au loin, j'en descendis et j'allai au rivage ; mais je n'aperçus rien de nouveau, ni aucun autre vestige d'homme que celui dont je viens de parler."

Daniel DE FOE, Robinson CRUSOE. Chapitre X. (17-19)

Re-prise de conscience :

1°-) Décision : tenir un journal

Robinson pense qu'en consignait dans un journal intime l'évolution de sa vie intérieure, il va pouvoir s'arracher à la bestialité qui le menaçait. Il pensera sa vie au lieu simplement de la vivre : il revient dans le monde de l'Esprit et de la Culture dont le langage est un élément essentiel : il justifie sa vie en trouvant une consolation dans la Bible. Il peut ainsi rattacher le présent au passé et à l'avenir, donc ordonner le temps de sa vie.

2°-) Décision : organiser le temps, s'appropriier l'espace

Au début, Robinson marque chaque jour d'une encoche sur un arbre mais il oublie souvent. Il décide alors d'inaugurer un calendrier, d'emprisonner le temps, en le mesurant avec une clepsydre et en le programmant, c'est à dire en définissant l'emploi légal de chaque jour (le vendredi est jeûné, le dimanche est chômé...). Puisqu'il est condamné à vivre sur une île dans le temps et l'espace, autant établir son pouvoir sur elle et l'exploiter méthodiquement. De même, il construit une maison c'est à dire une portion d'étendue personnalisée et humanisée.

3°-) Décision : nommer

Donner un nom à chaque chose, cela permet de se relier à la communauté humaine puisque celle-ci est possible avant tout par le langage. Ensuite, c'est affirmer son pouvoir sur les êtres puisque rien ne nous échappe : il baptise l'île, le bateau qu'il avait fabriqué, puis vendredi...

4°-) Décision : Travailler

Robinson, comme les hommes préhistoriques, va passer du stade de la cueillette et de la chasse à celui de l'agriculture et de l'élevage. Il ne se contente plus de prendre ce que lui offre la nature, il la transforme = il refait l'itinéraire de toute l'humanité. Parfois il doute, mais généralement il éprouve joie et fierté dans le travail. Il retrouve la civilisation en mettant en pratique ce qu'il a appris. Satisfaction ensuite de respecter une morale religieuse qui exalte la production par laquelle l'homme ressemble au Dieu créateur.

5°-) Décision : Légiférer

Robinson travaille comme s'il n'était pas seul. Mais la vie sociale suppose un ensemble de lois. C'est pourquoi il établit un code, une charte. A quoi sert tout cela ? Ces activités paraissent comme des défenses contre l'angoisse de la solitude, contre le désespoir qu'elle suscite, contre la tentation de se laisser aller, dépressif et de se déshumaniser.

Toutes ces transformations du temps, de l'espace, du langage, de la conscience du monde et du moi sont des conséquences de l'absence d'autrui, de la solitude. Donc, la solitude :

- Permet la toute puissance de Robinson sur son île
- Détruit les conditions mêmes d'une vie humaine normale.

L'absence d'Autrui permet de mesurer les effets de sa présence; sans les autres, nous ne serions certains ni des choses, ni des événements ni de la réalité, ni de nous-mêmes.